

La stratégie de l'émotion d'Anne-Cécile Robert

Émile Bordeleau-Pitre

Number 269, Summer 2019

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/91331ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Bordeleau-Pitre, É. (2019). Review of [*La stratégie de l'émotion* d'Anne-Cécile Robert]. *Spirale*, (269), 65–67.

La colère révolutionnaire est-elle une émotion ?

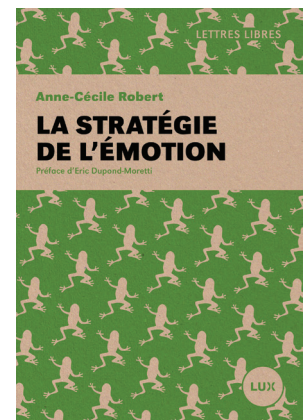
Le lecteur, impitoyable, attend toujours beaucoup du titre des livres. Peut-être encore plus lorsqu'il s'agit d'essais : après tout, le titre agit alors un peu comme un *programme*. On espère, par exemple, que si les mots « paradis fiscaux », « nationalisme » ou « Gandhi » y figurent, les ouvrages en question traiteront respectivement de paradis fiscaux, de nationalisme ou de Gandhi. D'un essai dont le titre est *La stratégie de l'émotion*, on aurait donc tendance à croire qu'il aborde au moins deux sujets. D'une part, l'émotion, c'est-à-dire une expérience psychophysique composite répondant à un objet interne ou externe ; d'autre part, la stratégie, ou la manière dont l'émotion est utilisée comme moyen afin de parvenir à une fin. Or, celles et ceux qui entreprendront la lecture de l'essai d'Anne-Cécile Robert, *La stratégie de l'émotion*, seront sans doute surpris (voire déçus) de n'y voir apparaître ni émotion, ni stratégie – à part si l'on procède à la torsion extrême de la complexité du sens qu'offrent ces termes.

Le premier problème de l'essai de Robert en est effectivement un de définition. « *Par émotion* », suggère-t-elle en introduction, « nous entendons en particulier l'état de surgissement lacrymal, mû par la tristesse ou par la joie, dans lequel les individus et les sociétés se trouvent souvent plongés et, surtout, dans lequel toutes sortes de mécanismes les incitent à se plonger. » Restreinte à cette explication excessivement limitée, qui ne trouve de base sérieuse ni dans les sciences sociales ni même dans l'usage conventionnel, il est certain que le sens de la notion d'émotion est orienté de deux manières. D'une part, cette dernière devient éminemment pitoyable, ce qui la rend indésirable en tout lieu et en tout temps : elle favorise l'engourdissement et la lassitude, rendant préférable la larme à l'action

LA STRATÉGIE DE L'ÉMOTION

ANNE-CÉCILE ROBERT

Lux, 2018, 170 p.



réfléchi. Ensuite, son interaction avec la « raison » se joue systématiquement sur une opposition radicale, comme si dans nos corps des barrières franches et étanches les séparaient et les empêchaient d'interagir. Cependant, au moins trouve-t-on une définition d'émotion chez Robert – ce qui rend possible sa compréhension et sa critique subséquente. Ce n'est malheureusement pas le cas de la stratégie, où le lecteur se trouve laissé à lui-même. Certains chapitres sont l'assemblage d'anecdotes qui, si intéressantes en elles-mêmes, ne peuvent constituer par addition une « stratégie ». De la même manière, les liens entre les différentes parties du livre sont parfois si ténus qu'on peine à comprendre ce qu'elles font ensemble.

ÉMOTION ET CONTRÔLE SOCIAL

L'une des thèses défendues par l'autrice de *La stratégie de l'émotion* s'avérait pourtant prometteuse. L'émotion aurait le potentiel de remplir « une fonction de contrôle social » : « le sentimentalisme dépolitise, le misérabilisme chosifie l'être humain, les larmes peuvent unir les victimes à leurs bourreaux dans la perpétuation des injustices sociales. » Robert souligne ainsi, à juste titre, que les larmes permettent à de nombreux politiciens de feindre un intérêt pour des communautés opprimées tout en évitant de s'attaquer aux causes de leur oppression. À titre d'exemple, Justin Trudeau « dirige un gouvernement qui fait la part belle aux multinationales, aux entreprises ennemies de l'environnement et aux accords de libre-échange, qui sont loin de favoriser un monde fraternel et qui détruisent particulièrement les terres des autochtones pour lesquels il fait pourtant montre de compassion. » Face à cette perpétuation des injustices sociales, la responsabilité du mal-être collectif est bien souvent réduite à sa dimension individuelle. La notion de *care*, mais surtout les dérives culpabilisantes dont elle peut se voiler, est assez justement examinée par Robert : le *care* fait souvent « peser sur l'individu tout le poids de l'amélioration sociale en relativisant la responsabilité de l'État et le rôle des services publics. » Si vous pensez que la société dans laquelle vous évoluez vous rend malade, c'est en fait que vous ne prenez sans doute pas assez soin de vous.

Mais le simplisme des catégories établies, la tendance à faire porter sur « l'émotion » la responsabilité d'un ensemble éclectique de maux contemporains, de même que l'absence d'historicisation faiblissent la portée véritable de la critique. Anne-Cécile Robert affirme à plusieurs reprises que son analyse relève d'une pensée sociologique, mais anthropomorphise des abstractions comme « société » et « civilisation » en les faisant elles aussi porter des

émotions, au même titre que le feraient des individus ou des groupes sociaux. On a ainsi parfois la nauséuse impression d'être devant les thèses déclinistes d'Oswald Spengler lorsqu'on lit certains extraits : « Dans le règne de l'émotion, on discerne effectivement quelque chose comme un désarmement de la volonté qui est aussi un renoncement de l'Homme à lui-même, et dont les ressorts méritent décryptage et déminage. C'est finalement une certaine idée de la civilisation qui se donne ici à voir : ses ambitions, ses lâchetés, mais aussi ses mystérieuses capacités de sursaut. » Loin de la sociologie, l'autrice donne plus d'une fois dans la métaphysique.

VALORISATION VICTIMAIRE, VRAIMENT ?

La perspective décadentiste de Robert, basée sur les binarités entre raison et émotion, pleurs et attitude critique, réduit presque systématiquement la complexité inhérente aux rapports sociaux, ce qui empêche l'ouvrage dans d'inextricables contradictions. Une manifestation claire de cette faiblesse argumentative se trouve dans son chapitre consacré au glissement qui s'opère de l'apologie du héros vers une apologie de la victime. L'autrice y critique la manière dont la victimisation se trouve maintenant auréolée de toutes les vertus. « De nos jours, nombreuses sont les manifestations de la dérive qui voit, dans le Panthéon des personnages historiques, les victimes remplacer les héros. » L'essai tente ensuite d'exposer la façon dont ce « nouveau Panthéon », peuplé d'individus en compétition les uns contre les autres dans la mise en valeur de leur propre oppression, ne peut au final que décevoir, puisque « [l]a victime n'est parfois pas à la hauteur du symbole qu'elle incarne ».

Pire encore pour Robert : si l'oppression devient l'étalon dans l'appréciation des mérites, comment évaluer leur hiérarchie et désigner la victime qui serait la plus « méritoire » ? Dans une choquante ignorance de tous les travaux faits sur les rapports de race et de sexe, elle écrit candidement sur cette célèbre affaire américaine ayant placé une femme noire contre son harceleur, un homme noir. « On pense au conflit de loyauté suscité en 1991 par les accusations de harcèlement portées par Anita Hill contre le juge noir Clarence Thomas. Quelle revendication devait l'emporter ? Le féminisme ? La défense des Afro-Américains discriminés ? » Dans ce chapitre, non seulement faut-il relever ici l'impossibilité pour l'autrice de réfléchir conjointement les enjeux de classe, de sexe et de race (qui ont tous joué un rôle prépondérant dans cette affaire), on ne peut également que constater un manque flagrant de réflexivité sur la « position héroïque » dont elle déplore à de nombreux endroits la dévalorisation. Pour Robert

effectivement, la victime déçoit, mais le héros – le vrai – semble toujours à la hauteur des attentes qui sont placées sur lui.

À cet égard, le piédestal sur lequel elle élève les Lumières pour écrire *La stratégie de l'émotion*, et en particulier son chapitre « Émotion contre raison ? », pose problème. Anne-Cécile Robert nous assure que le racisme relève de l'émotion et non de la raison : or, on sait très bien que ce sont ces mêmes Lumières qui ont « rationalisé » le racisme en créant une taxonomie biologique raffinée, taxonomie qui transforme la différence physique en relations de domination. La rationalisation du racisme avait alors un objectif clair ; elle était « stratégique », pour reprendre l'expression de Robert. En effet, l'idée des Lumières était de résoudre une contradiction entre le rayonnement de la liberté d'une part, et le maintien de l'esclavage d'autre part. Cette contradiction à résoudre par la rationalisation rappelle d'ailleurs celle que relève Robert dans son essai, sans lui trouver d'explication autre qu'une bancale critique de l'émotion : pourquoi éprouve-t-on plus de compassion à l'égard de certains groupes sociaux, alors que les mêmes souffrances, vécues par d'autres groupes sociaux, nous indiffèrent ? Et pour reprendre une question un peu naïve du livre : pourquoi s'émeut-on plus de la mort de Johnny Hallyday que du déplacement de l'ambassade des États-Unis à Jérusalem ? La réponse à ces questions dépasse évidemment ce que *La stratégie de l'émotion* qualifie d'« invasion de l'espace social par l'émotion », de « déferlement lacrymal » ou de « protocole compassionnel ».

ET LA COLÈRE, LÀ-DEDANS ?

Dans *La stratégie de l'émotion*, donc, les changements sociaux bénéfiques passeraient par une raison qui, reconnaissant les limites structurelles de l'émotion, en ferait sciemment abstraction. Mais à cet égard, il faut souligner combien l'aveuglement épistémologique est le plus souvent question de perspective et de cadrage. Anne-Cécile Robert évoque ainsi la réponse de Donald Trump à la fusillade ayant fait 17 morts dans une école de Floride en février 2018. Le président des États-Unis s'était alors contenté d'adresser ses prières et sa compassion aux familles de victimes « tout en refusant de prendre la moindre mesure en faveur du contrôle des armes à feu ». Décidant d'arrêter là le récit, Robert évacue une émotion jamais sérieusement abordée dans son essai : la colère, qui ne saurait se limiter à l'épanchement par la larme. Effectivement, les mots de Trump n'ont pas été reçus passivement dans une « *dérive lacrymale* », comme semble le suggérer l'autrice. Une des survivantes de la tuerie, Sarah Chadwick, répondait ainsi aux mots du politicien :

« *Je ne veux pas de tes condoléances de merde, mes amis et enseignants ont été tués. Fais quelque chose au lieu d'envoyer des prières. Les prières ne répareront rien. Mais le contrôle des armes à feu préviendra une autre fusillade.* » Cette colère a cependant rapidement été rabrouée dans l'espace public. Comme de nombreuses femmes ayant ouvertement exprimé leur rage face à des injustices sociales, Chadwick a dû s'excuser de la forme colérique de son expression.

À cet égard, la piste proposée par Anne-Cécile Robert autour de la « *fonction de contrôle social* » de l'émotion est des plus pertinentes – mais peut-être pas de la manière dont elle est abordée dans l'ouvrage. Après l'élection d'un homme s'étant permis les remarques les plus grossièrement racistes et misogynes, plusieurs Américaines se sont intéressées à la manière dont la possibilité d'instrumentaliser la colère était profondément influencée par des dynamiques de classe, de sexe et de race. Leur constat est clair et sans équivoque : la colère n'est valorisée que chez ceux qui occupent la place des dominants. Et cela n'est pas sans conséquences pour les groupes de dominés, notamment celui des femmes. « *La colère engendre la transformation* », explique l'essayiste Soraya Chemaly dans *Rage Becomes Her*. « *C'est une réponse à la fois rationnelle et émotionnelle à l'intrusion, à la violation et au désordre moral. La colère fait le pont entre ce qui est et ce qui devrait être, entre un passé pénible et la possibilité d'une amélioration.* » Ainsi, il est fondamental, explique l'autrice Rebecca Traister dans son essai *Good and Mad*, de « *nous entraîner à voir et à entendre la colère des femmes afin de la comprendre comme étant non seulement rationnelle, mais aussi politiquement importante* ».

Ce qui ne veut bien sûr pas dire que toute colère, si elle vient de groupes opprimés, est salutaire. Personne (ou presque) n'a la naïveté de le penser. C'est donc ici qu'advient l'importance de la « stratégie » de l'expression d'une colère légitime, contre la stratégie qui vise à réprimer socialement cette colère. La stratégie, dans cette optique, revient d'abord à réfléchir constructivement la colère comme conséquence naturelle de l'oppression, en évitant sa négation ou sa neutralisation. Elle consiste ensuite à la rationalisation critique de l'expérience subjective, afin de développer une « *colère compétente* », pour reprendre l'expression de Soraya Chemaly. Dans les faits, raison et émotion ne s'opposent pas, n'en déplaise à Anne-Cécile Robert. Les deux interagissent et se complètent, dans un exercice révolutionnaire et compassionnel (l'adjectif n'a pas la valeur éminemment péjorative que lui prête *La stratégie de l'émotion*), comme vecteurs nécessaires et interdépendants de changement social.